



La rumeur. Histoire et fantasmes

Pascal Froissart

Elle court, elle court la rumeur, d'autant plus vite et d'autant plus loin qu'elle a trouvé dans la presse sa courroie de transmission idéale. Et depuis l'essor des médias et d'Internet, elle se nourrit des nouveaux moyens de communication, tout comme ceux-ci se nourrissent des rumeurs. N'est-ce pas ainsi que l'avion qui s'est écrasé sur le Pentagone n'a jamais existé ?

Ce livre démystifie et la rumeur et le discours scientifique qui prétend en rendre compte. L'enquête fouillée, critique et souvent drôle de Pascal Froissart démontre que «la science de la rumeur», inventée il y a un siècle, est aussi farfelue que l'objet dont elle traite. Il n'y a nul savoir sur la rumeur, mais les rumeurs existent bien, avec leur cortège de crédules, d'affabulateurs et de manipulateurs dont la durée sera celle des sociétés humaines.

Pascal Froissart est maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication à l'Université de ParisVIII (« Vincennes à Saint-Denis »).

Collection « Débats » dirigée par Jean-Jacques Salomon
279 pages — 15 x 21,5 cm
19,80 euros
ISBN 2-7011-3320-3

Disponible sur <http://www.editions-belin.fr>,
ou par correspondance (bon de commande ci-après).

Textes de Pascal Froissart disponibles sur <http://www.dhez.com/pascalfroissart>

La rumeur

Histoire et fantasmes

Pascal Froissart



8 rue Férou - 75278 Paris cedex 06
www.editions-belin.com

© Éditions Belin, 2002 — ISBN 2-7011-3320-3

SOMMAIRE



Avant-propos	7
PREMIÈRE PARTIE. HISTOIRE DE LA RUMEUR	
1. Lieux communs, idées reçues	23
2. Avant la rumeur...	47
3. La rumeur devient réalité	63
DEUXIÈME PARTIE. PSEUDO -SCIENCE DE LA RUMEUR	
1. Sous l'empire des médias	91
2. Elles courent, elles courent, les théories	115
3. «Rumorographie» ou le fantasme de l'exactitude	129
4. «Rumorancie» ou le fantasme de l'interprétation	173
5. «Rumoracratie» ou le fantasme du contrôle	199
Conclusion	241
Notes bibliographiques	245
Index	273

AVANT-PROPOS



Pour tenter de comprendre la rumeur, on aurait pu commencer en mai 1969, dans la ville paisible d'Orléans. D'étranges événements y surviennent: on chuchote, on murmure, on bavarde... Les boutiques du centre-ville sont prises pour cible, on parle d'enlèvements invisibles, de jeunes filles disparues, de cabines d'essayages dangereuses... Un jour, le mari d'une employée entre brusquement dans l'une des boutiques, et se saisit de sa femme en hurlant: «*Tu ne resteras pas une minute de plus ici!*» Le surlendemain, saisie par un commerçant ulcéré, la Préfecture de police ouvre une enquête judiciaire. Dès lors, les médias se chargent de répandre la nouvelle: d'abord la presse régionale, puis les journaux parisiens. Diverses organisations (associations anti-racisme, épiscopat, etc.) se mettent en branle. L'une d'elles engage une équipe de «*sociologues du présent*», pour enquêter sur le terrain. L'horrible histoire acquiert là le nom qu'on lui donne désormais: la «*rumeur d'Orléans*», et à laquelle Edgar Morin a consacré l'un des tous premiers ouvrages savants sur le sujet.¹

On aurait également pu illustrer la rumeur par l'histoire qui a débuté en avril 2001, dans la petite ville d'Abbeville, au nord de la France. En quelques jours, les revendications locales d'un retraité désœuvré acquièrent une audience nationale: étalés dans les rédactions et les plateaux de télévision, ses doutes sur l'origine des crues anormales par leur ampleur qui inondent la région (2 000 logements sont bientôt envahis par les eaux) reprennent une

LA RUMEUR

explication simple et efficace. On préfère, déclare-t-il, laisser l'eau monter dans la Somme que dans la région parisienne, dit-il. Le maire d'Abbeville emboîte le pas du retraité, et s'exclame dans une réunion: «*On parle, on parle, et personne ne ferme le robinet!* », propos aussitôt rapportés par la presse. Peu après, à l'initiative d'un «Comité de défense des riverains de la Somme», des affichettes et des tracts fleurissent par les chemins: «*Pour préserver Paris, on nous a inondé*». Le mélange explosif de déluge météorologique, d'intérêts politiques (le Maire est à droite, le Gouvernement à gauche), et de ressentiments passés (plus d'un million de morts en 1916 dans la région, des bombardements meurtriers en 1940) se révèle préjudiciable à la communication du fringant Premier ministre, venu apporter son soutien aux habitants de la région: «*Jospin à l'eau!* », entend-on à son arrivée; plus explicite, «*Alors, les Parisiens, vous êtes bien au sec?* » Pendant ce temps-là, tous les médias de France et de Navarre titrent sur «*la rumeur d'Abbeville* ».

Enfin, on aurait pu évoquer ces aiguilles de seringues, plantées à l'envers dans les sièges de cinéma, à côté d'un mot griffonné à la hâte: «*Vous venez d'être infecté par le virus du sida* ». Cette perspective d'horreur avait donné lieu à des démentis formels, aussitôt publiés par toutes les bonnes feuilles. Le site de l'Institut Pasteur publiait un communiqué de presse intitulé: «*Aiguilles contaminées par le virus du SIDA : démenti de la rumeur* ». En même temps, on s'interrogeait sur la manière qu'ont les courriers électroniques de véhiculer de tels messages alarmistes, ne reposant sur rien d'autre que leur faculté d'adaptation: à une semaine de distance, on pouvait recevoir deux messages commençant soit par «*Ceci s'est passé à Paris. Il y a quelques semaines de cela, dans un cinéma...* », soit par «*Ceci s'est passé à Montréal. Il y a quelques semaines de cela, dans un cinéma...* ».

L'AFFAIRE DE L'AVION DU PENTAGONE

Il arrive aussi que la réalité de la rumeur soit plus compliquée. Le livre intitulé *L'effroyable imposture*² va servir d'exemple: après un premier tirage de 75 000 exemplaires en mars 2002, il s'en

AVANT-PROPOS

vend 300 000 en quelques semaines; l'ouvrage se place aussitôt en bonne place du «box-office» tenu par *Livres Hebdo*, la bible des professionnels de l'édition. Il est traduit en espagnol, rencontrant un vif succès à cette occasion également, et des droits de traduction sont demandés pour une dizaine de langues. Préalablement à la sortie du livre, la thèse défendue avait été largement diffusée par le réseau Internet, mais soudain les plus grands journaux français en parlent, les éditorialistes les plus réputés le commentent; on apprend bientôt la somme exacte des droits d'auteur versés (une fortune)... Et puis, suivant le destin des bulles médiatiques, l'affaire se dégonfle et finit par échouer au milieu des autres théories du complot dont se nourrissent les rêveurs...

Dans *L'effroyable imposture* est exposée une version iconoclaste des événements américains du 11 septembre 2001. L'auteur, Thierry Meyssan, journaliste, président du «Réseau Voltaire», une organisation militante, et à peu près inconnu du grand public, expose pourtant les faits tels qu'ils sont connus de tous (attentats suicides contre les deux gratte-ciel de New York et contre le Pentagone à Washington, revendications auprès de la Présidence, mouvements de Bourse, intervention américaine en Afghanistan, liens entre les terroristes et la CIA, etc.). Mais, l'auteur se lance ensuite dans une interprétation assez particulière des événements. A-t-on cru qu'il s'agissait d'une attaque fomentée de l'extérieur des États-Unis? Pas du tout, dit-il en substance, il s'agit là de l'action concertée d'une cinquième colonne au sein de l'Establishment militaire américain. A-t-on pensé que les terroristes étrangers agissaient de leur propre gré? Non encore, ils ont été manipulés pour servir les intérêts des conjurés de l'intérieur... Toutes les interprétations courantes, et construites depuis les événements au gré des analyses de spécialistes ou de politiciens interrogés dans les médias, sont prises à rebrousse-poil. Il en résulte que l'ouvrage se lit comme un roman d'espionnage... et que le lecteur en sort complètement paranoïaque: les moindres soubresauts de l'histoire deviennent autant d'événement signifiants, s'enchaînant les uns aux autres en une

immense chaîne de causalité. Du coup, quand mon voisin me regarde de travers, je me mets à croire qu'il pense que je suis un agent du KGB...

Sur le plan intellectuel, l'étrange exercice de Thierry Meyssan ne propose rien d'extrêmement nouveau : pas de méthode nouvelle, ni de faits nouveaux. Il le dit lui-même : son objectif est de sortir des «*exigences du direct confrontées à l'effet de surprise [qui] ont circonscrit l'information à une description des faits immédiatement connus et empêché toute compréhension globale*» (p. 7). En d'autres termes, il récupère toutes les informations, les plus importantes comme les plus anodines, les «*digère*», puis cherche à leur donner un sens. La thèse n'aurait-elle pas été aussi éloignée de la «*version officielle*», sans doute n'aurait-on vu là qu'un exercice de «*construction de l'événement*», tel que Éliséo Véron le décrivait déjà pour l'accident nucléaire de Three Mile Island en 1978.³

Mais le parti pris de Thierry Meyssan est si appuyé, et son interprétation si éloignée des thèses communément admises, qu'aussitôt le ciel médiatique lui tombe sur la tête. Les journaux lui reprochent d'être «*paranoïaque*», au sens pathologique du terme : un psychanalyste habitué des plateaux de télévision, Gérard Miller, est convoqué pour se prononcer sur le cas. Il rend son diagnostic sur le site du *Nouvel observateur* :

Nouvel Obs — La construction du livre L'Effroyable imposture, de Thierry Meyssan, peut-elle s'apparenter à une construction de type paranoïaque ?

G. Miller — Je n'ai pas lu le livre en question, j'en ai juste eu les échos qu'en a donné la presse. (...) Plutôt que de faire appel à la clinique psychiatrique et à la paranoïa, je trouve plus intéressant de se dire que ce livre participe de ce que l'on pourrait appeler le nouvel Obscurantisme, qui est actif notamment à travers l'Internet, c'est-à-dire par le biais de ce que la science, de ce que la technique réussit de plus sophistiqué.

Le psychanalyste se défie de la question sur l'irrecevabilité médicale de l'essayiste. En fin tacticien du combat médiatique, il

AVANT-PROPOS

contourne soigneusement l'écueil et recentre sur une thèse plus personnelle et visiblement techno-pessimiste. Cet avis d'autorité n'empêchera évidemment pas les journalistes de continuer à laisser entendre que l'auteur est atteint de quelque mal psychiatrique, à l'exemple de *Libération*: «*Le but des sites français qui ont ainsi créé ce «mystère de l'avion du Pentagone» n'est pas clair. Il relève soit de la psychiatrie, soit du marketing (...). Aux États-Unis, le 11 septembre alimente depuis longtemps de nombreuses rumeurs toutes aussi paranoïaques.*»

Après la première salve médicale, c'est en termes biographiques qu'on attaque l'auteur. *Le Monde* parle de son «*itinéraire aux contours sinueux*», du fait que l'homme ne ressemble pas «*à l'image qu'on se fait du pluminif besogneux découvrant chaque jour un nouveau complot depuis son officine*», phrase qui laisse sous-entendre davantage qu'elle n'en dit. Le journaliste égrène ensuite tout ce qui pourrait cadrer avec cette fameuse «image»: les études de théologie de Thierry Meyssan et son anticléricalisme ultérieur (attitude que *Libération* qualifie d'un ironique «*charismatique défroqué*»); son «*appartenance à la franc-maçonnerie dont il est un membre remuant*»; ses coups de poing contre l'extrême droite et contre des «*mythes nationaux plus consensuels*» tel l'abbé Pierre (du temps où celui-ci soutenait son ami Roger Garaudy, par ailleurs révisionniste); ses liens avec les homosexuels, les autonomistes corses, avec des «*disciples d'agitateur antisémite*», voire avec le Front national (ce qui est un comble, car l'auteur s'est illustré dans des polémiques contre l'extrême droite). L'article se termine par une «queue de poisson» douteuse, qui se veut sans doute humoristique: «*De même a-t-il profité des conseils et de l'expertise de personnalités inattendues comme celle de Pierre-Henri Bunel, cet officier condamné à cinq ans de détention dont trois avec sursis pour avoir transmis, en 1998, les plans des frappes de l'Otan à un colonel serbe, en pleine guerre du Kosovo. Certes les deux hommes ne partagent pas les mêmes convictions. Ils ont seulement le même éditeur.*»

Aurait-on voulu abattre l'homme qu'on ne s'y serait pas pris autrement. La biographie est truffée d'éléments qui sont destinés à déqualifier à l'avance l'individu... et par ricochet ses thèses.

LA RUMEUR

L'attaque *ad hominem* n'est guère élégante, mais son efficacité est redoutable. On avait commencé par dire que l'auteur n'était qu'un malade paranoïaque ; on achève le travail en laissant sous-entendre que l'homme n'est pas recommandable, qu'il n'est pas un « honnête homme » et qu'en définitive, les propos émanant d'une telle personne n'ont aucune légitimité.

Un dernier moyen d'ôter toute recevabilité aux arguments est encore employé : l'amalgame avec des thèses extrémistes. La comparaison avec les thèses des historiens révisionnistes fera l'affaire. Assimiler les idées de Thierry Meyssan à celles du révisionnisme représente une sorte d'arrêt de mort intellectuelle, au sens où la proscription des idées révisionnistes étant à peu près universelle, celle des idées qui y sont associées semble inéluctable.

Le 22 mars, sur le site du *Nouvel observateur*, l'essayiste et romancier Pascal Bruckner attaque bille en tête : « *Le révisionnisme a commencé le jour même, avec la rumeur selon laquelle le Mossad aurait orchestré l'attentat et prévenu 4000 employés juifs pour qu'ils ne soient pas dans les tours jumelles.* » (sous couvert de la dénoncer, l'auteur diffuse par la même occasion une de ces fameuses « rumeurs » mais on aura l'occasion de revenir sur cet « effet boumerang »). Le magazine *Le Point* fait monter la sauce également et titre son article : « *11 septembre. La rumeur révisionniste* ». Le quotidien *Libération* se fait querelleur : « *Sous sa présidence, ce qui fut le Réseau Voltaire ressemble de plus en plus à la Vieille Taupe après que Faurisson l'eût préemptée.* ». La Vieille Taupe est le nom d'un libraire-éditeur parisien connu pour diffuser les écrits révisionnistes : l'attaque est donc frontale, on est passé de la connotation à la dénotation, du sous-entendu à une forme de... diffamation (que l'hebdomadaire *Politis* n'aurait pas désavouée, puisque Thierry Meyssan y est traité de... « *salaud* »). Enfin, l'éditorial du 21 mars du quotidien *Le Monde* enfonce le clou : « *Cette thèse ne saurait être prise comme une hypothèse parmi d'autres : elle est tout simplement révisionniste, affirmant que l'histoire réelle que décrivent les médias et sur laquelle agissent les politiques n'est qu'un récit factice, totalement fabriqué et inventé.* »

AVANT-PROPOS

Face à cette triple attaque, sur le front de la santé mentale, de l'honnêteté et de la moralité, Thierry Meyssan fait la sourde oreille. Il s'en tient à son raisonnement, martèle ses arguments, les répète tels qu'il les a écrits dans son livre... Ses contradicteurs sont rapidement dépassés : en matière de « faits », l'auteur a une bonne longueur d'avance sur eux. Sa documentation est large : l'ouvrage regorge de renvois, d'annexes et autres notes de bas de pages. Si l'on compte bien, 239 sources sont citées en 208 pages ! Les journalistes, pressés par le temps et l'actualité, sont distancés : sur ce terrain, Thierry Meyssan semble avoir réponse à tout. Un premier bilan de l'affaire peut être tiré : d'un côté, un auteur au passé d'activiste et à la réputation militante qui prétend donner un sens nouveau à une série d'attentats survenus sur le sol américain ; de l'autre, une horde de journalistes qui affirment à tout va que l'auteur est soit fou, soit malhonnête, et que la réalité est bien celle qu'« on » a dite ; enfin, pris au milieu de ces deux feux, les familles des victimes, horrifiées qu'on puisse remuer ainsi les cendres encore chaudes, et le gouvernement américain qui ne daigne pas émettre une quelconque réponse officielle. On a donc là une affaire franco-française, qui n'achoppe sur aucun intérêt stratégique majeur (la présence de soldats français en Afghanistan ? moins de 5 % des forces engagées...), et qui se développe donc cahin-caha, avec bonhomie... au gré des ventes.

POURQUOI PARLER DE RUMEUR ?

Pourquoi faut-il donc que l'on parle soudain de « rumeur », comme le fait *Le Monde* dans son article principal, titré « *Internet véhicule une rumeur extravagante sur le 11 septembre* » ? Pourquoi ne dit-on pas tout simplement « *Le sordide débat sur les attentats du 11 septembre* », ou « *Nouvelles polémiques sur les événements américains* » ? Le mot « rumeur » est-il si vendeur qu'on s'en serve pour son seul pouvoir commercial ? Car enfin, il ne s'agit pas là de rumeur, du moins au sens où on l'entend classiquement (bouche à oreille, médias informels, etc.). Mais d'un livre.

Or la thématique de la rumeur est omniprésente, et l'on peut y trouver trois raisons. D'une part, sur le plan rhétorique, la qualification de «rumeur» est en fait une déqualification, car, en affirmant que l'histoire de Thierry Meyssan est une rumeur, on assure également qu'elle ne mérite pas d'être crue. D'autre part, sur le plan idéologique, la croyance est assez largement partagée qu'Internet est un réseau anarchique, voire libertaire, où circulent des informations douteuses, et par conséquent les rumeurs (si cela a pu être vrai, la profonde structuration commerciale du réseau depuis la fin des années 1990 a changé la donne). Enfin, sur le plan stratégique, l'association entre Internet et Thierry Meyssan s'appuie sur la méthode utilisée dans l'ouvrage: sur les 239 sources citées, 180 sont en effet directement consultables en ligne, soit 75 % des sources présentées, ce qui rend d'autant plus plausible que par l'auteur contesté ne soit que la «chambre d'écho» d'une rumeur venue d'Internet.⁴

On peut explorer plus loin le lien entre Thierry Meyssan et Internet. Un mois avant la sortie du livre, un mensuel spécialisé dans la contre-culture, *Technikart*, visant un public jeune et branché, met en ligne un article rapide, titré «*Comme un avion sans ailes*» (référence à un «tube» des années 1980), où sont résumés quelques-uns des arguments du livre futur. Presqu'en même temps, une série de photos organisées sous la forme d'un jeu («*Pentagone : le jeu des 7 erreurs*», et sa version anglophone «*Hunt the Boeing*») apparaît sous la bannière d'un site sans histoire, Asile.org. Surprise: les deux documents sont signés «*Raphaël Meyssan*», que les journalistes de *Libération* identifient un mois plus tard comme «*son fils*» (on ne l'apprendra jamais autrement que sous le signe de la révélation, et Thierry Meyssan ne semble pas y avoir fait jamais référence). Doit-on penser qu'il y a eu concertation et que le site du Réseau Voltaire voit son audience grandir grâce à la publicité de *Technikart* et d'Asile.org? En tout état de cause, en temps normal, le site *reseauvoltaire.net* reçoit une centaine de visites par jour; bientôt, il passe à 1500, puis 15000 visites quotidiennes⁵. Les forums, ces

AVANT-PROPOS

lieux de discussion libre qui pullulent sur Internet, se saisissent également de l'histoire: celui de la revue *Technikart*, ceux des quotidiens nationaux, les alternatifs aussi (jliste.net, dgse.org). Les internautes mordent à belles dents dans la chair d'une histoire faite toute entière de conspiration et de trahison, de sang et de mort, de complot et d'État... On échafaude, on élucubre, on se fait peur...

À ce moment de l'histoire, il semble adéquat de penser que « la rumeur se développe ». Attention, il n'y a aucune magie à cela: le « scénario » a été écrit, et il a été soigneusement exposé dans une revue (*Technikart*) qui a diffusé de nombreux exemplaires à une population très ciblée, celle des jeunes (également très friands de *forums*), ainsi que dans un site sous la forme d'un jeu. On ne peut pas dire qu'il y a eu « naissance spontanée », « diffusion latente » ou quoi que ce soit du genre: ce n'est pas une rumeur au sens traditionnel du terme. Néanmoins, on peut imaginer que les premiers zélés de la contre-théorie se sont recrutés là, dans les *fora* des journaux branchés de l'intelligentsia française. Et encore, ceux-ci ne servaient que de chambre d'amplification à d'autres forums plus confidentiels: deux jours seulement après les attentats (sur *dgse.org*, par exemple⁶), des correspondants faisaient déjà part de leurs doutes sur la version officielle; le lendemain, un étrange candidat aux élections présidentielles et proche de Lyndon LaRouche, agitateur extrémiste américain, affichait sur son site *Cheminade2002.org* des théories similaires...

L'existence d'un bruit de fond sur les forums a pu légitimer l'argument « rumeur »: sans doute a-t-on pensé que le message premier y avait été créé. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, entre création et diffusion d'un message. Ce serait faire preuve ou de cécité ou de « pensée magique » que de croire que les techniques Internet ont été à la base de la diffusion: quelques milliers de contacts pour les forums, quelques dizaines de milliers pour le site *ReseauVoltaire.com*, quelques centaines de milliers pour *Yahoo.fr*? On est loin, très loin des locomotives classiques: les médias radiophoniques et télévisuels qui ont fait la publicité de Thierry

Meysan, et leur audience en multiples de million d'auditeurs ou de spectateurs (1,7 million pour Thierry Ardisson sur *France2*; 2 millions pour Pascale Clark sur *FranceInter* ; 700000 pour Yves Calvi sur *France5*)⁷... Pourtant, le fait que le message a été « créé » sur Internet, ainsi que le décalé entre la mise en ligne des documents de Raphaël Meysan et la sortie du livre du Thierry Meysan, vont donner le prétexte rhétorique dont ont besoin les journalistes pour brocarder cette histoire sans queue ni tête. Désormais, l'on parlera de « rumeur » et non de « polémique » ou d'« affaire » comme cela aurait pu être le cas si l'annonce n'avait pas été faite sur Internet.

Quelques journalistes se démarquent de cette rhétorique (c'est le cas au *Nouvel observateur* quand Philippe Boulet-Gercourt surtitre son article avec « *Le prétendu "complot du Pentagone"* »). Mais la plupart enfoncent le clou. Le chef de file de ces pourfendeurs de rumeur est *Le Monde*. L'éditorial anonyme mais généralement rédigé par le directeur de la rédaction est titré le 21 mars : « *Le Net et la rumeur* » L'événement reçoit là son nom de baptême. On parle désormais de « *la rumeur du 11 septembre* » opposée à « *l'histoire réelle que décrivent les médias* », on oppose la « *rumeur, propagée sur le Net par un petit groupe qui s'est donné le nom de Réseau Voltaire* » à l'information qui est « *un travail, avec ses règles, ses apprentissages, ses vérifications* ». Le chaos contre l'ordre, le faux contre le vrai...

On peut penser que l'émotion est mauvaise conseillère et que cette prose a dépassé les intentions du journaliste ; malheureusement, elle est unanimement reprise par tous les médias, signe qu'il ne s'agit pas là d'un hasard ou d'un lapsus. Le point d'orgue de la campagne anti-rumeur est sans aucun doute l'ouverture d'une rubrique spécialisée par le site Hoaxbuster.com, site qui se consacre au repérage des canulars sur Internet : « *Type: Rumeur. Statut: En cours d'analyse. En circulation depuis: Février 2002. Rumeur: Attentat du Pentagone. L'effet d'une bombe* »⁸

Il se pourrait qu'il ne s'agisse que de mots, et que cela ne change pas grand-chose au fait qu'un débat est engagé et qu'il

AVANT-PROPOS

donne lieu à un vif échange entre les tenants de chaque partie. Mais associer la rumeur à une idée que l'on combat est déjà un procédé rhétorique qui permet d'ôter une certaine légitimité à la position adverse. Ainsi n'est-ce plus Thierry Meyssan que l'on défie, mais un homme qui se fait l'écho de thèses portées par la foule: dans l'éditorial du *Monde* déjà cité, l'argument est d'abord placé dans la bouche de la « rumeur, propagée sur le Net » puis dans celle de Thierry Meyssan: « On devine les implications de cette théorie, exposée depuis par Thierry Meyssan ». La thèse de Meyssan serait prisonnière de la folie de la foule. L'association avec l'idée de rumeur est donc une tactique de combat, et non seulement un jeu sur les mots. Convoquer la rumeur au tribunal rhétorique, c'est convoquer avec elle tout l'imaginaire qui est véhiculé avec elle: une parole sans locuteur, un écho des pulsions sociales, un outil de manipulation des masses...

UN CAS EMBLÉMATIQUE

Du point de vue du théoricien des rumeurs, le cas Meyssan est emblématique. D'abord, comme souvent, le diagnostic de « rumeur » est porté par ceux qui, de l'extérieur, veulent disqualifier le récit; l'auteur n'utilise pas le terme (il l'utilise néanmoins à l'occasion de la publication d'un deuxième volume sur le même sujet: dans *Pentagate*, sorti en avril 2001⁹, Thierry Meyssan se sert du terme « rumeur » pour stigmatiser le discours de presse à son égard). Baptiser une histoire « rumeur » a un rôle « performatif », comme disent les linguistes: le locuteur est aussitôt dépossédé de son propos et devient le porte-parole d'une mauvaise foi universelle...

Ensuite, la presse joue un rôle majeur dans cette affaire, tantôt dans le rôle de l'incendiaire (pour diffuser l'information douteuse), tantôt dans celui du pompier (pour apporter des informations convaincantes), tantôt encore dans celui du pompier pyromane (quand des arguments de mauvaise foi sont opposés à des théories bancales, la sympathie va aux théories bancales). En somme, le traitement médiatique est la meilleure explication de la

très grande diffusion du livre. Les médias lui ont accordé gratuitement un bel espace publicitaire. Pourtant, on s'est peu interrogé sur les circuits de promotion rédactionnelle qu'a emprunté le livre de Meyssan. Les analyses ont surtout glosé sur la «signification» de l'engouement des Français pour une prose de cette qualité. Pour Guillaume Dasquié et Jean Guisnel, auteur d'un livre critique sur le sujet¹⁰, «*L'écho inattendu de son livre est assurément l'un des symptômes d'une profonde maladie sociale et politique*». L'explication est un peu courte: c'est penser que la France est un organisme vivant qui peut être malade (qui fait la tête? qui fait les pieds? les métaphores sont parfois dangereuses), et, de plus, que les citoyens français n'ont pas eu accès aux mille analyses, qui ont été diffusées dans les médias au moment de la sortie du livre. Or, si l'on veut caricaturer, le livre de Meyssan se serait vendu même s'il s'était agi d'un livre de cuisine: car tout le monde en parlait.

Le coup de génie était néanmoins de développer une thèse que les journalistes prendraient eux-mêmes comme une critique du fonctionnement journalistique. En effet, Thierry Meyssan se dit être «*journaliste d'investigation*» (sans avoir la carte, s'insurgent Dasquié et Guisnel!) et présente son œuvre comme une contre-enquête... Il n'en fallait pas moins pour que les professionnels de la presse se sentent mis en cause. L'investigation, «*l'honneur de la profession*» comme le nomme Dominique Marchetti, devient en effet «*un enjeu important pour l'ensemble du champ journalistique, dans la mesure où il a aussi des usages externes, permettant aux journalistes de réaffirmer la légitimité souvent contestée de leur profession et leur autonomie à l'égard des univers sociaux dont ils parlent*»¹¹. La réplique journalistique s'est donc faite sur des arguments d'honneur et de probité morale. C'est la raison des réactions outrées et c'est également pourquoi elles portaient sur l'homme et non sur l'œuvre.

Pourquoi ne pas s'être contenté de critiquer le travail de Thierry Meyssan –non pas la rumeur mais ce qui la constitue? À cela sans doute, deux raisons. La première, c'est que le journalisme moderne vit une forte crise de représentation: les sondages de la

AVANT-PROPOS

SOFRES publiés années après années montrent une image très négative du journalisme. Depuis 1993, les chiffres ne bougent quasiment pas, et seul un tiers des Français pense que les journalistes « résistent aux pressions des partis politiques et du pouvoir » ou « aux pressions de l'argent »¹²; de même, sur l'« affaire de la vache folle », un sondage publié en 1996 par *La vie* montre que les médias français figurent en avant-dernière position (24%), juste devant le Gouvernement anglais (18 %) pour « dire la vérité » sur l'affaire!¹³ La seconde, c'est que la réalité du métier et le temps de production toujours plus resserré éloigne chaque jour davantage les professionnels de leur rêve d'investigation. « Plus de 90 % du contenu (provient) d'une information officielle ou semi-officielle », avoue un journaliste de la télévision belge, René Haquin, désabusé, lors d'un colloque sur la rumeur¹⁴.

Pour l'affaire Thierry Meyssan, une attaque sur ses méthodes journalistiques aurait donc représenté le danger d'une attaque en retour sur les propres méthodes des journalistes français. Car, à quelques exceptions près, l'enquête sur les attentats américains est entre les mains exclusives des services policiers, et le journalisme y trouve peu sa place. Il était donc plus facile de mettre en cause la moralité de l'auteur, et l'immoralité des supports qui avaient fait écho aux thèses dénoncées. L'accusation de rumeur servait aussi à cela.

On voit ainsi se dessiner un premier portrait de la rumeur: à la fois argument de déqualification (« arrête de colporter des rumeurs ! »), méthode d'accroche pour lecteur curieux (« la rumeur du Net »), outil d'analyse de diffusion de l'information (« la rumeur était sur tous les fora dès le 13 septembre »), et plaisanterie aimable (« tu ne connais pas la dernière ? »). Son mode de diffusion est soigneusement occulté: la rumeur avance d'elle-même, presque par magie, et non par les voies on ne peut plus classiques de l'emballement médiatique.

Pris comme centre de cet essai, la rumeur n'est pas ce monstre aux têtes innombrables et aux pouvoirs illimités contre lesquels la gent humaine ne peut rien. Elle est au contraire un

LA RUMEUR

phénomène double, à la fois rhétorique et technique, dont on peut mener l'étude. Voilà l'enjeu des prochaines pages: que perçoit-il sous le seul qualificatif de «rumeur» dans un débat médiatique, un conflit d'entreprise, une altercation politique... ? Peut-on tirer le portrait d'un concept surexposé, sans tomber dans la description des intuitions de sens commun ? Peut-on traiter «scientifiquement» d'un phénomène qui semble aussi familier que l'air que nous respirons ? Peut-on même faire confiance au discours spécialiste qui prétend en traiter depuis un siècle (puisque les premiers écrits scientifiques sur la rumeur ont cent ans) ? Beaucoup d'imprécisions, d'inférences, voire de contradictions émaillent son propos. Pourtant, une littérature pléthorique continue d'être publiée, donnant l'illusion qu'une véritable «science de la rumeur» –ou «rumorologie»– est en train de se mettre en place. Sa description, critique parfois, amusée souvent, est l'objet de cet ouvrage.

Éditions Belin
BON DE COMMANDE

Pour commander par courrier ou télécopie, adresser le bon de commande,
accompagné du règlement à l'adresse suivante :
Éditions Belin – 8, rue Férou – 75278 Paris cedex 06.
Télécopie : + 33 (0) 1 55 42 84 58

<i>Code</i>	<i>Titre</i>	<i>Auteur</i>	<i>Prix unitaire</i>	<i>Quantité</i>	<i>Prix</i>
003320	La rumeur	Froissart, Pascal	19,80
	<i>Frais de port (France métropolitaine)</i>		3,00
	<i>Frais de port (reste du Monde)</i>		7,60
	<i>Total TTC</i>			

Adresse d'expédition

Nom :
Adresse :
.....
Code postal :
Ville :
Pays :

Règlement

- par chèque bancaire en euro à l'ordre des «Éditions Belin»
 par carte bancaire
 Carte Bleue
 Eurocard / Mastercard
 Carte Visa

Numéro :
Date d'expiration : ... / ...
Signature :
Commentaires :
.....

Commande directe sur Internet
(transaction sécurisée)

<http://www.editions-belin.fr/csl/page.asp?path=iSci-iSciDeb-tSciDeb003320>
